



LE VOLEUR
DE VOIX

1. Le castrat et les rois fous

Jean-Nicholas Vachon

ÉDITIONS
MICHEL
QUINTIN



Prologue

La chanteuse referma la porte de sa loge dès que le valet, venu y déposer un dernier bouquet de fleurs, eut quitté les lieux. Plus que quelques minutes avant qu'elle n'entre en scène ! De là où elle se tenait, enfin seule et silencieuse, elle pouvait entendre la rumeur vibrante des vivats de ceux qui s'étaient rassemblés pour venir l'acclamer. Quand le rideau se lèverait et que les lumières s'embrasseraient, un tonnerre d'applaudissements, grossi par quelques cris de ravissement, accompagnerait les premières notes de son tour de chant. Pourtant, les quelques secondes qui la séparaient de cet ultime rendez-vous lui paraissaient une éternité.

Avant de rejoindre la scène, la chanteuse s'approcha d'un immense bouquet de roses déposé sur une petite table qu'il écrasait de sa majesté outrancière. Chaque soir, elle recevait de tels bouquets, mais bien peu parvenaient véritablement jusqu'à elle. Seuls ceux offerts par d'illustres invités, amis intimes ou étroits collaborateurs, fleurissaient ses appartements. Celui qu'elle avait reçu ce soir, pourtant, avait quelque chose d'étrange. Peut-être n'était-ce que la couleur des fleurs qui la bouleversait autant ! D'une main légèrement tremblante, elle saisit la petite enveloppe qu'on y avait attachée par un large ruban de satin noir. Intriguée, elle en extirpa le mot qu'on y avait glissé.

Madame,

Ne voyez pas dans ces roses noires quelque sombre présage. On nomme cette fleur Black Baccara. Son violet profond, illuminé par de discrets éclats écarlates, la rend presque aussi envoûtante que vous l'êtes.

J'ai confié à ces fleurs un message pour vous. Si elles parviennent à vous faire ressentir ne serait-ce qu'une infime parcelle de cette émotion qui m'étreint lorsque je suis le témoin de votre beau chant, notre monde n'aura jamais connu d'aussi merveilleuses ambassadrices. Si elles réussissent à vous dire à quel point je vous aime, elles pourraient bien ne jamais se flétrir.

D'ici à ce que je puisse enfin baiser votre main, je vous prie d'accepter le doux tourment de mon anonymat.

M.

La femme déposa le bout de papier sur sa coiffeuse, à travers la multitude de flacons d'eau de toilette. Troublée par le mystérieux magnétisme de ces fleurs autant que par le mot qui les accompagnait, elle expira longuement afin de calmer les battements désordonnés de son cœur.

Quelqu'un frappa de petits coups à la porte. Il était temps. Le récital devait commencer. La chanteuse replaça distraitement quelques mèches de cheveux; elle s'apprêtait à quitter sa loge quand elle s'arrêta brusquement. L'étrange admirateur serait dans la salle, elle en avait l'intuition. Foudroyée par une passion sauvage qui la tétanisa presque, elle revint auprès du grand bouquet et en extirpa l'une des fleurs. S'il était là, ce soir, il saurait reconnaître cette rose qu'elle tiendrait à la main en montant sur scène. Tendue par le trac et rongée par un inexplicable désir, la chanteuse quitta finalement son repaire et s'élança dans le long corridor. Ce soir, elle chanterait comme jamais elle ne l'avait fait.



PREMIÈRE PARTIE

NAISSANCES

1

Je ne connais rien à la musique, sinon les quelques chansons populaires que je fredonne sous la douche ou au volant de ma voiture. Les mots sont pour moi beaucoup plus importants que les airs et je passe le plus clair de mon temps libre le nez plongé dans un bouquin. J'ai toujours aimé le mystérieux, l'insolite et l'obscur, sans toutefois y croire vraiment. C'est sans aucun doute ce malin plaisir que j'éprouve à frissonner devant l'inexplicable qui me pousse à dévorer les romans lugubres et fantastiques, les contes et toutes les autres histoires ténébreuses. Pourtant, c'est l'histoire des miens qui va me projeter dans un univers encore plus glauque que tout ce que j'aurais pu lire.

Cette histoire est tellement incroyable qu'il me faut la raconter. Pour le faire, j'utilise mes souvenirs, mais aussi ceux consignés dans les journaux qui me furent légués par les acteurs de ces événements. Je sais qu'on présentera ces pages comme une fiction et, au fond, j'en suis heureux, parce qu'il serait fâcheux de causer une psychose collective et, pire encore, de prouver au monde entier l'existence des sombres créatures que sont les vampires.

Je suis Nathaniel Champagne et j'habite la ville de Québec. J'ai trente ans, je suis célibataire et, pour plusieurs, je suis un peu original. En fait, je n'ai rien d'étrange, mais je suis un peu taciturne et pas mal rêveur. De grandeur et de taille moyennes, je crois n'être ni beau, ni laid, seulement quelconque. Mes cheveux noirs encadrent un visage aux traits réguliers, mes yeux sont grands et bleus et je porte des vêtements qui me permettent de me confondre avec la masse. Voilà pour les présentations. Maintenant, voici comment les choses se sont passées.

C'était le 20 novembre 2004. Après m'avoir offert avec une étrange et inhabituelle froideur ses meilleurs vœux à l'occasion de mon anniversaire, mon père me demanda de repousser les quelques invitations que j'avais reçues pour souligner l'événement, de manière à ce que je puisse lui consacrer ma soirée entière. Nous irions dîner en ville et il souhaitait m'entretenir d'affaires fort importantes qui ne toléraient aucun délai. J'avoue avoir renoncé à contrecœur à cette virée qu'avaient planifiée mes camarades de l'université, mais je me rendis néanmoins à ses injonctions.

Alors que nous dînions, mon père sortit de la poche intérieure de sa veste une petite enveloppe blanche qu'il déposa sur la table, tout près de mon assiette. Curieux, j'y jetai un coup d'œil pour y découvrir une adresse, inscrite de la main même de mon père.

Nicola Farina

Poste restante

Bologne, Italie

Jusqu'à ce moment, nous n'avions échangé que d'interminables banalités qui me faisaient réellement regretter la fête que j'aurais dû partager avec mes amis. Mon père épiait ma réaction et attendait que je brise le silence. Je dus

mettre un temps fou à réagir, puisque ce fut lui qui finit par prendre la parole.

— Sais-tu ce que c'est? interrogea-t-il d'une voix très basse.

Comme je me murais dans un mutisme d'incompréhension, mon père reprit bien vite, sans me laisser le temps de réfléchir.

— Cette enveloppe, mon garçon, est le témoin du secret de notre famille, annonça-t-il de sa même voix sourde.

D'une main incertaine, je me saisis de l'enveloppe et en relus l'adresse à maintes reprises avant de me décider à voir ce qu'elle contenait. Elle n'avait pas été cachetée et j'en extirpai aisément l'unique feuille.

— Qu'est-ce que ça veut dire? demandai-je en constatant que sur la feuille en question n'avaient été inscrites que les seules coordonnées de mon père.

— Ce que tu tiens là, c'est une promesse vieille de 222 ans, que les membres de notre famille, d'aîné en aîné, honorent sans faillir. Jusqu'à présent, nul ne l'a brisée. À partir d'aujourd'hui, ce qu'il adviendra de cette promesse sera entre tes mains, mon garçon.

J'abandonnai ma fourchette enrubannée de pâtes et ramenai devant mes yeux le bout de papier. Au dos de la petite feuille, une simple phrase avait été inscrite.

Éternellement votre ami dévoué.

— Papa, commençai-je avec un brin d'énervement dans la voix, qu'est-ce que ça veut dire? C'est une blague?

Mon père toussota et balaya d'un regard circulaire la salle à manger du restaurant. Il avait l'air inquiet, comme s'il se savait épié.

— Je n'aurais jamais osé gâcher un jour aussi important que ton vingt-cinquième anniversaire pour te faire une plaisanterie, déclama-t-il avec tant de sérieux qu'il en effaça

mes soupçons. Si le sort n'en avait décidé autrement, je ne t'aurais jamais parlé de tout ça avant ton trentième anniversaire, comme le veut la tradition familiale. Seulement, je suis malade, Nathaniel, et mes jours sont comptés. Tu dois tout savoir dès à présent, puisque je ne verrai pas le prochain printemps.

Le choc que me causa une telle nouvelle aurait pu suffire à obliger mon père à remettre à plus tard les révélations qu'il désirait me faire, mais j'ai encaissé son annonce en déglutissant douloureusement et en écarquillant les yeux.

— Tu as bien compris, mon garçon, continua mon père avec un sourire crispé. C'est un cancer et il n'y a rien à faire. Les médecins m'ont suggéré de préparer mes papiers et...

Un soupir acheva sa phrase. Il baissa ses yeux devenus luisants de larmes. Quant à moi, je n'avais plus envie de dire un mot. J'ai pris sa main dans la mienne à maintes reprises, en écoutant sans broncher ce qu'il avait à me dire. J'ai cette habitude, déstabilisante pour certains, de laisser les gens se confier jusqu'au bout avant de prendre à mon tour la parole ou même de poser la moindre question. Cette fois, je suis convaincu que mon père me sut gré de l'écouter sans l'interrompre, alors qu'il me confiait son angoisse de mourir et me dévoilait la teneur de son mystérieux secret.

Ce repas que nous avons partagé dura de nombreuses heures et ce fut au beau milieu de la nuit que nous rentrâmes à la maison. Il tombait sur Québec une pluie fine, mais dense, un crachin pesant qui menaçait de se transformer en neige à tout moment. La lumière jaune des réverbères se reflétait sur les pavés et transformait l'obscurité des ruelles de la vieille ville en un noir presque

laqué. Je me souviens m'être alors adressé au Dieu tout-puissant, croyant naïvement qu'une prière me vaudrait un miracle. Je savais déjà que, si j'étais réellement celui des miens qui devait honorer la promesse, affronter l'ennemi contre lequel, par-delà le temps, notre famille s'était liguée, mon âme risquait de s'enfoncer dans d'épouvantables abysses.

Le Noël suivant fut le dernier de mon père. Ma mère et moi avons bien tenté d'en faire une fête joyeuse malgré tout, sans vraiment y parvenir. Les quelques éclats de rire qui fusèrent ce soir-là demeurèrent sans écho. Les présents offerts ne parvinrent qu'à faire sourire à demi. Même la sainte messe à laquelle nous assistâmes à la basilique de Québec ne réussit qu'à tiédir nos cœurs glacés par le chagrin et l'angoisse.

Bientôt, le temps se fit plus clément. Le printemps naissait à peine quand mon père rendit les armes. C'était la fin du mois de mars. J'avais vingt-cinq ans, lui, à peine cinquante-trois.

L'été de cette même année, je quittai la maison familiale pour emménager dans un petit appartement tout près de l'université où je terminais mes études. J'y habite encore aujourd'hui puisque, lorsque j'obtins ma maîtrise, on offrit à l'élève émérite que j'avais été une charge d'enseignant en littérature française.

Depuis ce triste jour de mars 2005, je consacre le plus clair de mon temps libre à différentes recherches au sujet de cette promesse faite par mon ancêtre. En août de chaque année, ainsi que mon père me l'a demandé, je m'acquitte de cette tâche que les aînés de ma famille, par-delà les décennies, ont répétée plus de deux cents fois. Comme s'il s'agissait d'un rituel, je m'assois à ma table de travail, attrape une feuille blanche et y inscris mes

coordonnées complètes. Au dos, je griffonne à mon tour ces quelques mots :

Éternellement votre ami dévoué.

Invariablement, j'adresse le tout à ce Nicola Farina, à Bologne en Italie. Après avoir déposé l'enveloppe dans la boîte aux lettres, je me rends à l'église pour allumer un lampion et prier Dieu que mon envoi poste restante tombe dans l'oubli.

Un jour, pourtant, quelqu'un vint réclamer le courrier.